

L'esprit sportif



Après avoir lu un article de 1924 où les supporters de différents coureurs cyclistes en venaient aux mains et achevaient leur dispute à la gendarmerie, les *Écrits-20* avaient le choix entre :

- dresser le procès-verbal en une micro-nouvelle
- conter une histoire de sportifs “chaleureux” en une nouvelle.

Pierre Oulipien témoin

Client fidèle du Bistrot du Centre. Le 20 septembre 1924, vingt heures, je bois juste cinq demis de bière comme tous les soirs. Subitement, un conflit se produit sous mes yeux. Dédé et Roger se disputent pour un simple cycliste du tour du Verdon.

Dédé prétend que son idole est un dieu. Roger crie que c'est un gros nul. Le ton monte. Dédé envoie son tricot sur le nez de Roger, qui glisse sur un cornichon et tombe sur les fesses. Relevé, ce dernier fonce sur Dédé en furie. Une lutte féroce s'ensuit.

Je les vois qui se tordent, se mordent le corps et les fesses comme des chiens furieux. Des verres se brisent sur les murs et sur mon pif. Je vois le bistrotier qui hurle et implore du secours.

Deux policiers sont intervenus pour diviser ces imbéciles. Roger en pleurs, son œil au beurre noir, son slip détruit. Dédé, qui grince des dents, le tricot de son cycliste préféré en miettes.

Je dépose ceci sous serment. Puis-je boire une bière ?

Mathias Grumberg

Bris de faïence de Malicorne

Aujourd'hui, mardi 17 septembre 1924 à 20h30

Nous soussignés Jean Martin et André Bernard, gendarmes à la caserne de Rouen, Seine Maritime, revêtus de notre uniforme et conformément à l'ordre de nos chefs, ayant été prévenus par le cafetier de Bois-Guillaume qu'une altercation avait entraîné de gros dégâts, nous sommes rendus sur les lieux.

Nous avons constaté que plats et assiettes de la faïencerie de Malicorne étaient brisés après être tombés de leur vitrine.

Les deux suspects, Jacques Thomas, âgé de 18 ans, et René Petit, 23 ans, ont expliqué qu'ils en étaient venus aux mains car leur avis différait sur le coureur cycliste O. Bottecchia.

J. Thomas a porté un grave coup au thorax de R. Petit, ce dernier soutenant que Bottecchia était nul. Celui-ci a répliqué d'un coup de poing à la mâchoire du premier qui est tombé sur la vitrine.

Tous deux reconnaissent les coups et blessures et les dégâts matériels.

Adressé au procureur de la R.F. de Rouen

Altercation du 12 février 2014

Lieu : Bar des 2 Balais

Mis en cause : André (18 ans), Roger (23 ans)

Témoin : M. Praupre

Le témoin dit être sur place depuis 11 heures pour suivre la diffusion des J.O. d'hiver. Les deux bagarreurs arrivent vers 16 heures avant que l'épreuve de curling débute.

Dans la soirée, Roger et André se chamaillent à propos d'une faute accordée, selon l'un d'eux à tort par l'arbitre. Ils parlent fort et se postillonnent dessus (très important selon M. Praupre).

Les souvenirs du témoin se brouillent un peu, à cause de la fatigue, précise-t-il (ou l'alcool d'après son haleine). Il se souvient avoir vu les deux jeunes hommes décrocher les balais du mur (emblème du bar) et se lancer dans un simulacre de curling, qui dégénère très vite. Le plus petit des deux prend la tête de son compagnon pour le palet en pierre utilisé sur la glace et la frappe avec vigueur.

S'ensuit un duel au balai où valdinguent verres, bouteilles et trophées posés sur les étagères.

Marion Martin

Allez le bleu !

Comme à l'accoutumée, Titus s'était attablé en retrait. Ce n'était pas la meilleure place pour bénéficier du spectacle, mais il avait ses habitudes. Sans rien lui demander, le tavernier lui avait servi une cupa d'un vin de Campanie, aromatisé au miel.

Il faisait chaud. Les tentures qui coupaient des rayons du soleil avaient été retirées, dévoilant l'ouverture donnant sur la piste, d'où montait une odeur de sable chauffé, de crottin et de cuir. Le vin était frais. Quelques amphores baignaient sur un lit de glace pilée, glace que des esclaves remontaient dans des corbeilles de jonc, depuis les caves situées sous les gradins.

La taverne était pleine à présent. Le brouhaha s'amplifia, mélange de discussions et de cris autour des paris sur la course à venir. Heureusement, les tables en bois patiné étaient fixées au sol pour éviter le basculement quand la foule est trop agitée.

Titus observait les clients. Un groupe de jeunes en particulier. Des fils de riches dignitaires, sans aucun doute. Bruyants. Qui buvaient de la cervoise dans des gobelets en terre cuite. Titus n'aimait pas la cervoise : une boisson pour barbares. Trop épaisse et trop amère. Le plus jeune se nommait Andreas, aux dires de ses amis. Il fanfaronnait sur le pari qu'il venait d'enregistrer auprès d'un collector, ces bookmakers tolérés par l'administration du cirque qui circulaient dans les gradins avec leurs tablettes de cire. Deux mille sesterces. Deux années de salaire d'un homme du peuple. Tout sur le char bleu.

Titus hocha la tête.

Un homme d'âge mûr s'approcha de lui, demanda si la place à sa table était libre. Titus lui fit signe de s'installer. L'homme était énervé. Il pestait encore contre le vigile à l'entrée qui lui avait fait perdre du temps à cause d'un couteau resté dans sa besace.

— Rogatus !

Le jeune homme — Andreas — venait d'apostropher le nouveau venu. Ce dernier fronça les sourcils. Il ne semblait pas le remettre.

— Je te connais, Rogatus. Je suis le fils de Menandros, je t'ai croisé plusieurs fois dans les entrepôts de mon père.

Rogatus en convint. Le marchand grec était effectivement accompagné parfois par un jeune blanc-bec à qui il n'avait pas porté attention.

— As-tu parié, Rogatus ? demanda encore Andreas.

— Oui, répondit l'autre, peu enclin à entamer une conversation si près du début de la course.

— Sur quel attelage ?

— Le vert.

— Ce vieil aurige ? Il a fait son temps. Il devrait se retirer et laisser la place aux jeunes !

Ses amis s'esclaffèrent. Rogatus ne releva pas la boutade. Ce jeune homme n'en valait pas la peine. Même si lui-même avait un âge comparable à celui du conducteur vert.

— Moi, j'ai parié sur le bleu ! C'est la première fois qu'il concourt dans cette arène, mais je le connais bien. Croyez-moi ! Il ne fera qu'une bouchée de votre vert !

Rogatus connaissait parfaitement le cursus de tous les concurrents. Le bleu était un bon conducteur mais pas aussi rodé que le vert. Il avait misé sur l'expérience. Cinquante sesterces à peine. Il pariait pour le frisson, pas pour l'argent.

Afin de décourager le jeune homme de continuer la discussion, il lui fit un signe de la tête – on verra bien ! – et se retourna vers son voisin de table et fit mine d'engager la conversation.

— Ces jeunes... Ils croient tout savoir.

Titus hocha de nouveau la tête d'un air de compréhension.

Rogatus reprit :

— Je vous croise souvent ici. Que pensez-vous de la course ?

— Deviner un palmarès est un art capricieux. Je ne m'y risquerais pas.

— Vous ne pariez pas ?

— Je m'en garde bien. Mon épouse ne me le pardonnerait pas. Je viens juste pour l'ambiance.

— Peut-être avez-vous raison... mais quand la passion du jeu vous tient ! J'aime partager l'excitation du conducteur sur lequel j'ai misé. Avant la course, pendant la course, parfois après la course !

— Et si vous perdez ?

— Les sensations et le frisson valent bien qu'on perde un peu d'argent. Ce n'est pas l'essentiel.

— Tant mieux. Je n'aurais pas aimé vous voir en rogne si jamais le vert ne gagne pas...

Rogatus n'eut pas le temps de répondre.

Les huit chars étaient alignés pour le départ. Les stalles étaient fermées par des portes à bascule actionnées par un mécanisme complexe. Les chevaux piaffaient, retenus par les palefreniers. Les auriges tiraient sur les rênes, parlaient à leurs chevaux, les apaisaient ou les excitaient.

Le magistrat, placé sur une estrade, juste sous la taverne, donna le signal officiel en jetant une serviette blanche dans l'arène. Les portes s'ouvrirent, les chevaux bondirent, les auriges fouettèrent leurs attelages.

Le premier virage était crucial : celui qui parvenait à serrer la borne intérieure prenait un avantage décisif. Le vert passa en tête. Titus devina l'excitation muette de son voisin. C'est pour ce moment qu'il payait si cher. Qu'il en profite bien alors...

Andreas encourageait son champion.

— À quoi ça sert ? se demanda Titus. L'autre ne l'entend pas sur son char.

Pourtant, le bleu remontait à hauteur de son concurrent. Il le serrait contre la borne, lui coupait la trajectoire.

Rogatus parut ressentir une pointe d'agacement d'autant plus exacerbée que le jeune Andreas était dans tous ses états. Comme s'il était lui-même sur le char. Le vert eut un signe de mécontentement à destination des juges. L'autre le serrait vraiment de près.

À chaque tour accompli, un dauphin en métal était abaissé pour indiquer la progression de la course au public. Le vert et le bleu étaient au coude à coude. Ils distançaient les autres concurrents.

Soudain le bleu fouetta durement les chevaux de son voisin qui se cabrèrent et firent un écart. De nouveau, le vert s'insurgea. Trop tard. L'accrochage était inévitable. On entendit un choc. Les chevaux s'entremêlèrent, les chars se choquèrent. Plus de peur que de mal, mais les autres concurrents les dépassèrent. Le jaune leva les bras en franchissant la ligne d'arrivée.

Rogatus était rouge de colère. Pas tant d'avoir perdu sa mise, mais qu'on lui ait volé ainsi le spectacle.

Il demanda à Titus :

— Vous en pensez quoi, vous ?

— Moi... vous savez. Le vert n'a apparemment plus les réflexes pour répondre aux piques des jeunes morveux qui débarquent. Peut-être aurait-il dû s'arrêter avant cette course.

Rogatus haussa les épaules.

Andreas était sans voix. Il était blême. Un de ses amis lui tapa sur l'épaule.

— Bah ! Malheureux au jeu, heureux en amour ! s'exclama-t-il.

Le jeune homme ne ria pas.

— Tu fais une tête ! Ce n'est pas si grave !

— Il me devait une grosse somme d'argent et avait promis de me rembourser avec ses gains. Il était certain de gagner suffisamment ! dit-il en désignant le bleu sur la piste.

— Pas de chance ! pensa Titus, en jetant un coup d'œil au jeune homme.

Ce dernier se tourna vers Rogatus.

— C'est la faute de ton coursier ! Il devait se rabattre et laisser la place aux plus rapides !

— Tu as un certain toupet ! Le bleu l'a bousculé volontairement pour l'éliminer de la course !

Andreas vint se planter devant Rogatus, prêt à en venir aux mains. Dans le mouvement, des gobelets de bière tombèrent et éclatèrent au sol. Rogatus ne se laissa pas impressionner. Il se leva et menaça de jeter le fond de sa coupe sur le visage d'Andreas.

— Calme-toi, dit-il.

— Je vais poser une réclamation !

— Pour un peu, je t'accompagnerais. L'accrochage s'est passé juste devant nous. Le magistrat a sans doute tout vu !

À cet instant, des vigiles en arme entrèrent dans la taverne. Ils séparèrent les deux hommes sans les ménager. Probablement appelés par le tenancier qui connaissait les effets cumulés du jeu, de la chaleur et de l'alcool.

Titus se leva à son tour et sortit discrètement.

— J'espère que ces deux crétins ne vont pas réussir à déclencher une enquête ! J'ai eu assez de mal à monter ce coup-là.

Ce n'est pas tant le bleu qui avait été difficile à convaincre : celui-ci avait besoin d'argent et avait préféré tenir que courir. Ces admirateurs ne lui en voudraient pas – au plus ils mettraient cet incident sur le compte de la fougue. Il gagnerait d'autres courses. Le vert, par contre, craignait cette confrontation. Il savait qu'il était sur le déclin et redoutait la course de trop. Il avait préféré passer pour une victime que pour un perdant. Mais, l'accrochage devait se dérouler devant le magistrat et la tribune d'honneur, afin qu'il puisse prendre son entourage à partie.

Il ne restait plus à Titus qu'à retrouver tous les petits parieurs qu'il avait embauchés afin de parier des montants modestes sur le jaune, dont la cote n'avait vraiment pas attiré la foule.

Erwann Avalach

Ottavio, André, Roger et Louison

Depuis qu'il avait reçu sa convocation pour le conseil de révision, André était fébrile. Des scénarios plus fous les uns que les autres se bouscuaient dans sa tête. Il allait leur montrer qu'il était un homme maintenant. Surtout à l'autre, là. Il ne permettrait plus jamais à personne de l'appeler « le gamin ».

Depuis trois jours, il ne pouvait s'empêcher de penser au regard échangé avec Louison. Il lui avait même semblé qu'un sourire furtif avait illuminé son visage lorsqu'il lui avait tendu sa gourde d'eau. Elle l'avait remercié d'une voix si douce qu'on aurait dit une caresse. Elle était si belle avec ses cheveux blonds comme les blés. Elle avait continué à rire et à applaudir avec son amie, fleuriste comme elle. Il n'osa pas continuer leurs échanges. Il l'avait aperçue au bras de Roger au bal de la Saint-Jean et on racontait que leurs fiançailles seraient annoncées à la fête des semailles, autour de la Saint-Maurice.

Il se murmurait aussi qu'Albert, le frère de Louison, était systématiquement favorisé lors de l'attribution des postes et journées de travail. Cette idée était douloureuse pour André.

Ce matin-là, il se rase et mit son costume du dimanche. Celui qui avait d'abord appartenu à son père puis à son frère aîné mort au champ d'honneur à Verdun. Il faisait froid en cette fin d'automne et il savait, par les anciens, que tous les conscrits devaient se mettre nus pour l'inspection du médecin-major. Étrangement, il régnait une sorte de loi du silence sur ce que la nature avait fourni à ces jeunes gens. Aucun n'en parlait et aucun n'osait se vanter non plus. Pacte tacite de pudeur et d'honneur respecté par tous. Depuis des générations.

Il buvait debout le café que sa mère, très émue, lui avait préparé. Elle l'accompagna jusqu'à la porte de leur jardinet et essuya discrètement une larme. Le cœur serré, elle le regarda s'éloigner et se dit en frissonnant : « Il ne me reste plus que lui maintenant. »

Son père, bourru comme à son habitude, lui avait souhaité bonne chance la veille, à sa façon : – Fais honneur à la famille, fiston.

Il était parti avant l'aube sur les docks, espérant une gâche que Roger-le-gratte lui accorderait ou non. Selon son bon vouloir. À cette pensée, André serra les poings et les mâchoires. Son impuissance à faire enfin vivre sa famille et leur dépendance vis-à-vis de Roger, le maître de l'embauche, le faisait souffrir.

À sept heures, André était devant l'école communale où avait lieu le conseil de révision. Dix autres conscrits de la classe 1924 comme lui étaient déjà arrivés. Leurs visages glabres, rougis par le froid, étaient sérieux, taciturnes ; ils se voulaient durs. Tous essayaient d'oublier l'angoisse quasi palpable de ne pas être retenus, d'être déclarés inaptes. Un couperet qui jetterait le déshonneur sur eux et sur leur famille.

Le conseil de révision était une étape importante dans la vie des garçons. Rite de passage laïque et moderne instauré par la République. Le visa « apte pour le service » était vécu comme un certificat de virilité délivré par la Nation.

Quelques heures plus tard, après avoir arpenté le centre-ville en plastronnant, la petite bande se retrouva au bar de la Marine, chez le père Auguste. Tous avaient été déclarés « aptes pour le service » excepté un garçon souffreteux réformé « numéro 2 », exempté pour « cause de défluxion de poitrine », qui s'éclipsa seul, épaules voûtées, écrasé de honte. Ils se mirent à boire comme ils pensaient que buvaient les hommes. Ils riaient haut et fort, d'un rire en réalité plus nerveux que réellement joyeux.

La discussion prit un ton plus enflammé lorsqu'elle s'engagea sur le Tour de France de l'été dernier, et surtout sur le passage de l'étape Le Havre-Cherbourg qui avait traversé Fécamp. C'était un événement que personne n'aurait raté pour rien au monde. Tous les habitants s'étaient levés aux aurores et avaient attendu des heures pour encourager les coureurs. Ils les applaudissaient et leur tendaient de l'eau ou des victuailles qu'ils lançaient à la volée, en prenant garde de ne pas provoquer de chute. Chaque jeune homme défendait avec force son champion. Les arguments techniques ne manquant pas, même si certains ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient entendu ou lu dans le *Journal de Rouen*.

Jusque-là, les échanges étaient animés mais bon enfant, comme le précisa plus tard le père Auguste en rapportant les propos des protagonistes aux gendarmes. Le brigadier Anselme désigna le cafetier comme témoin principal dans le procès-verbal.

— Mais tout a changé avec l'arrivée de Roger et ses copains. Ils ont poussé la porte comme s'ils voulaient la défoncer. Ils sont entrés en conquérants. Je crois bien qu'ils cherchaient la bagarre.

Le docker interrompit grossièrement André qui décrivait avec une profonde admiration la technique du maillot jaune, Ottavio Bottecchia.

— C'est un homme courageux, qui ne recule devant aucun sacrifice pour faire plaisir à son public. Il fait corps avec sa machine. C'est pour ça qu'il a gagné l'étape, loin devant les autres. – Bottecchia ? Ce rital malingre et miséreux qui n'a que la peau sur les os ? ricana Roger. C'est un pouilleux qui n'a même pas de quoi grailler. D'ailleurs, s'il gagne c'est parce que, c'est bien connu, tous les ritals trafiquent et avalent toutes sortes de mixtures.

André reçut les paroles méprisantes de ce gratte-papier comme un coup de poing dans l'estomac. Ce dédain pour le coureur, fils de paysans pauvres et ancien maçon, le blessait personnellement. À travers le

champion, c'était sa propre condition d'ouvrier qu'on insultait. Bottecchia, c'était comme un frère d'armes. Pâle, le jeune homme toisa Roger avec fureur. Son regard était glacial et déterminé.

Les autres clients, qui en avaient vu d'autres, sentirent le changement d'atmosphère et se turent avec prudence. Leurs yeux allaient de l'un à l'autre, jaugeant leurs forces respectives, comme s'ils avaient été des boxeurs sur un ring.

André, un sourire narquois sur les lèvres, balança d'une voix traînante et forte pour être entendu de tous :
— Au fait, j'étais à côté de Louison quand on est allés voir le Tour. Elle aussi admire Ottavio.

Coup bas, bien calculé, faisant plus mal qu'un coup physique. Tous se mirent en cercle autour de ces deux-là. Ils attendaient le spectacle, n'ayant pas encore choisi leur camp. Roger souffla comme un bœuf et fonça sur André. Il ne pouvait pas laisser passer l'affront. Louison, sa promise... comment ce gringalet pouvait-il se permettre même de prononcer son nom ?

André, souple, esquiva la charge. Galvanisé d'avoir rabaissé le prétentieux et d'avoir vengé les vexations subies par son père, il affichait un air satisfait et goguenard. Cela rendit fou Roger qui, de rage, renversa la table où avait pris place son ennemi.

— Évidemment, tout a été cassé comme vous pouvez le constater, M. le Brigadier, déplora Auguste en désignant les dégâts.

André se redressa, se revit ce matin dans la salle, retenant son souffle en attendant le verdict du médecin-major. Il entendit à nouveau la phrase tant espérée, suivie d'un martial et sonore coup de tampon : — Bon pour le service.

« Je suis un homme à présent », pensa-t-il en assenant un coup de poing dont la force inattendue était décuplée par des années de frustration et de vexations trop longtemps ravalées.

Le temps sembla se suspendre. Tous regardaient stupéfaits la scène : Roger affalé, la lèvre fendue, André debout, incrédule d'avoir mis à terre celui qui se pensait intouchable et dictait sa loi à tous. Tout à coup, éclata une mêlée générale, comme au rugby. Les appels au calme du père Auguste furent vains.

— Personne ne m'entendait. C'est comme s'ils étaient tous devenus sourds. J'ai fini par envoyer mon commis vous quérir.

Dès leur arrivée, le coup de sifflet réglementaire mit fin à la bagarre. Auguste, fier d'être entendu avec respect par le brigadier Anselme, connu pour sa sévérité, fit un récit presque fidèle des faits. Presque, parce que ne voulant ni enfoncer le petit André ni offenser Roger, il se contenta de rapporter en les enjolivant, les propos tenus autour du cyclisme. Sens de l'honneur, pudeur ou prudence, il oublia soigneusement d'évoquer Louison.

Le lendemain, le *Journal de Rouen* publia un article sur les risques des esprits échauffés par le calva dès qu'on s'agitait un peu trop au sujet du cyclisme.

Baya Boualem